

Dollard, le 2 septembre 1955

Mon cher Marcel,

Ta lettre du 29 août reçue ce matin m'a fait bien plaisir, attristée un peu aussi, car je vois que tu t'ennuies. Mais je reviendrai bientôt, prends courage; peut-être vers la fin de la semaine prochaine ou dans la semaine suivante en tout cas. Ce ne sera plus très long maintenant; toutefois il me faut prévoir que j'arriverai à Montréal, que je devrai être à Montréal pour voir Nadeau, donc de lundi à vendredi, et d'ici, il me faudra aussi prévoir plusieurs jours d'avance la date de mon départ afin de téléphoner pour une chambrette à bord du train. Ce week-end-ci tout est fermé; il n'y a rien à essayer, mais je pense m'occuper de cela dès mardi — et j'espère que cela ira vite.

J'ai fait un voyage excessivement intéressant aujourd'hui — en fait j'arrive et je suis couverte de la terrible poussière de la route — avec l'ingénieur de l'Irrigation dans le sud de la Saskatchewan. C'est un Canadien français: Larose, mais qui parle plutôt l'anglais, un homme qui connaît bien son métier, et qui m'a expliqué clairement le projet d'irrigation dont une bonne partie est réalisée. Nous avons traversé la région autrefois la plus aride de la province — aujourd'hui partiellement irriguée —, et aussi — ce qui m'a très séduite les fameuses collines Cypress et j'ai vu en passant quelques-uns des grands ranches de boeufs. Ces ranches couvrent jusqu'à 12 milles de territoire. Le paysage a une grandeur et une mélancolie inoubliables. La chaleur persiste. Un vent très chaud soulève la terre fine et m'a brûlé le visage. Je t'assure que je suis contente d'avoir mes verres filtrants de France, bien que je sois obligée d'essuyer la poussière qui s'y dépose à tout instant. J'ai beaucoup aimé ce voyage de 70 milles environ d'aujourd'hui. Maintenant, je crois que je vais me reposer quelques jours, car je me sens assez fatiguée. L'air est bon, cependant, sur ces plateaux et me soutient. Que la couleur des champs de blé et de foin est belle en ce moment, d'un or très doux. Dans les collines, j'ai respiré l'odeur sauvage des herbages des ranches, celle de la sauge, surtout, qui est si agréable.

Malgré l'ennui que tu éprouves, tâche de continuer ta cure de repos, cela te sera si profitable.

Le fils d'Herbert, Maurice je crois, nous a invitées — Julia et moi — et nous allons tâcher de lui rendre visite demain.

À partir de maintenant, je crois que tu ferais bien de garder mon courrier à la maison, mais écris-moi encore tant que je ne te dirai pas la date exacte de mon retour, au cas où je serais un peu retardée. Ce serait trop triste d'être plusieurs jours sans lettre de toi, et puis je serais inquiète.

Repose-toi bien, chéri. Je t'embrasse bien affectueusement.

Gabrielle